



Benoît Patris, prix Nobel de littérature

Benoît Patris

« Je rêvais simplement d'être chevalier de l'ordre du Mérite agricole. »

Benoît Patris

Ce matin-là, normalement, j'aurais dû aller à la pêche. Mais je n'ai pas pu : ma vie a basculé en une seconde, de façon complètement absurde et incompréhensible. Je finissais mon petit déjeuner en écoutant la radio, ignorant encore ce qui allait m'arriver et achevant innocemment une tartine à la confiture de rhubarbe. Tandis que je pensais aux plaisirs simples de taquiner l'anguille en bord de Loire tout en finissant ma tartine, Patrick Cohen, dans le poste, annonçait de sa voix grave et sensuelle une énième catastrophe naturelle. C'est ici que ma vie a basculé. Le journaliste, après s'être discrètement raclé la gorge (je me souviens me l'être imaginé, avec sa coiffure et sa chemise bleu ciel impeccables), a annoncé, d'un air de jovial chauvinisme, ceci :

« La nouvelle vient de tomber à l'instant : cette année, le prix Nobel de littérature revient à Benoît Patris. »

Je n'ai pas eu le temps de reposer ma tartine sur la table ni de comprendre quoi que ce soit que le téléphone se mettait déjà à sonner. Des amis qui voulaient me féliciter, affirmant que mon travail littéraire avait enfin fini par payer, et des journalistes qui désiraient ardemment que je leur accorde des interviews. J'avais beau dire à tous ces gens qu'il y avait méprise sur la personne, ils ne voulaient rien savoir. Leur exaltation obtuse faisait qu'ils n'entendaient même pas mes protestations légitimes :

- Je vous dis qu'il y a erreur sur le bonhomme, vous allez me lâcher à la fin !
- Mais enfin, Benoît Patris, vous êtes *prix Nobel de littérature* !

À chaque fois que je raccrochais le combiné, je me demandais si je n'étais pas l'objet de quelque rêve mégalomane produit par ma propre imagination onirique. À vrai dire, je me décevais : ces rêves de grandeur, de reconnaissance littéraire, ne me ressemblaient pas ; et si mon subconscient les désirait tant, franchement, je ne valais pas mieux que lui.

Pendant ce temps, mes téléphones, portable et fixe, continuaient leurs incessantes stridulations. J'ai alors pensé : « Rêve ou pas rêve, je vais quand même à la pêche. Si j'attrape un genre de poisson légendaire ou une sirène, c'est que je suis en plein songe. Si je n'attrape rien, c'est que je ne rêve pas. Bof, de toute façon, l'un dans l'autre, c'est toujours pareil : on n'est jamais vraiment libre. »

Après avoir enfilé une parka et mes bottes en caoutchouc, puis saisi canne et boîte à pêche, je suis sorti de chez moi sous le concert horripilant de mes téléphones. Dehors, des journalistes attendaient à ma porte, agglutinés comme des cafards :

— Benoît Patris, quel effet cela fait-il d'être prix Nobel de littérature ?

— Benoît Patris, comment prenez-vous cette nouvelle ?

— Benoît Patris, un petit mot pour les lecteurs de Télérama ?

Je les ai observés, avec ma canne à pêche sur l'épaule, tel un soldat revenant d'une guerre éclair et intense :

— Écoutez, ai-je dit à la cantonade, tout ceci est incompréhensible : je n'ai jamais été édité de ma vie !

Tout le monde s'est mis à rire.

— Ha ha ! On reconnaît bien là son style fait d'humour et d'absurde ! a lancé l'un d'eux en me considérant d'un air qui se voulait hautement spirituel.

— Mais j'veux juste aller à la pêche..., ai-je murmuré avec une douceur geignarde, espérant qu'ils comprendraient les motivations simples et profondes qui m'animaient.

— Vous utilisez quoi comme appât, cuiller ou ver de terre ? a demandé un journaliste en précipitant un dictaphone sous mon nez.

— Je pêche au coup sans ver de terre, ai-je avoué en baissant un peu la tête.

— Et vous attrapez quoi ?

— À votre avis ? me suis-je récrié, sans ver de terre, je risque pas d'attraper grand-chose, bande d'ignares !

— Mais alors, pourquoi vous pêchez si c'est pour rien prendre ? m'a demandé une journaliste, qui semblait dépassée par ma philosophie personnelle et la pêche en général.

— La méditation du flotteur, ça vous dit quelque chose ? ai-je lancé en redressant fièrement le menton, avant d'ajouter : quand l'idiot montre du doigt le poisson, le sage ne met pas de ver à son hameçon.

Le parterre de journalistes m'a considéré avec gravité tout en notant mentalement ce que je venais de proclamer.

— Et c'est quoi le plus gros poisson que vous ayez attrapé ? a demandé un des leurs en rompant le silence solennel qui venait de s'installer dans la rue.

— Vous êtes bouchés ou quoi ? Je vous ai dit que je pêchais sans vers de terre !

Tout le monde m'a observé avec des yeux de merlan frit. Un bruit de marteau-piqueur s'est élevé au loin. Tout soudain énervé par leurs questions idiotes et cette situation absurde, j'ai brandi ma canne à pêche d'un air menaçant en me mettant à pivoter à 360 degrés au milieu d'eux. Pour toute réponse, les journalistes ont commencé à me photographier avec leurs portables, profitant que je toupillais lentement pour me prendre sous tous les angles possibles.

Comprenant alors que je ne pourrais les faire venir à composition de façon civilisée, j'ai été forcé — pour l'exemple — d'en fouetter un au visage à l'aide du scion de ma gaule. Le geste a produit un petit bruit d'air fendu suivi d'un claquement sonore bref, un peu comme un fouet dans un cirque miniature. Le journaliste touché au visage a lancé un cri stupéfait d'otarie avant de porter une main songeuse à sa joue marquée d'une longue estafilade violacée.

— C'est du bon matériel que vous avez-là, m'a-t-il dit en louchant sur ma canne, c'est quoi comme marque ?

J'ai réussi à leur fausser compagnie en courant vers ma Fiat Panda, me félicitant de faire mes cinq kilomètres de jogging quotidien. Seuls deux journalistes avaient réussi à me suivre ; certainement pas des journalistes sportifs, qui sont moins enclins à faire de l'exercice physique qu'à lever le coude et se taper la cloche. J'ai frappé un de mes deux poursuivants à l'aide de ma boîte à pêche, en pleine poire — l'autre a déguerpi sans demander son reste. La fraternité des journalisteux laissait sérieusement à désirer.

Une fois à l'abri dans l'habitacle de ma voiture, mains serrées autour du volant, j'ai commencé à réfléchir à la situation en m'observant dans le rétroviseur intérieur. Plongé dans la plus grande des attentes, j'ai décidé de vérifier sur mon permis de conduire l'identité qui était la mienne, espérant presque y découvrir que je ne m'appelais pas Benoît Patris. Il commençait à me courir, ce Benoît Patris, prix Nobel de littérature ! C'est alors que j'ai remarqué, dans le rétro, un bataillon de journalistes, pointant du doigt ma Panda et fondant déjà sur cette dernière. Démarrant en trombe et laissant derrière moi ce fameux nuage de poussière et de gaz d'échappement — qui portait bien son nom en la circonstance —, j'ai tracé droit devant, indifférent quant aux piétons qui traversaient la chaussée.

J'ai parcouru une dizaine de kilomètres, au hasard de l'asphalte, quittant la ville d'Angers pour me retrouver en pleine campagne, sans le moindre point d'eau à l'horizon. Arrivé à un lieu-dit nommé « La Petite Folie », j'ai coupé le moteur de ma Fiat avant de considérer avec crainte la façade éteinte et menaçante de l'autoradio. Pointant un doigt tremblant vers ce dernier, je l'ai allumé en déglutissant difficilement :

« Benoît Patris, le nouveau Nobel de littérature, est toujours en fuite. Il aurait sauvagement agressé et molesté deux journalistes devant le pas de son immeuble, au 11, rue du Major... »

J'ai coupé l'autoradio avant de me pincer l'intérieur du bras. Je ne rêvais pas. C'était complètement incompréhensible, débile, aberrant, inepte, lamentable. Comme un épisode de *Wayward Pines*. J'en aurais ri, si je ne m'étais pas appelé Benoît Patris. Mais c'était bien de moi qu'il s'agissait ! Portant une main épouvantée devant ma bouche, je me suis alors souvenu d'un appel téléphonique étrange, que j'avais reçu une quinzaine de jours auparavant. Un dénommé Bjørn Švennsøn, ou quelque chose d'approchant, m'avait contacté et, dans un anglais guttural mêlé d'un accent suédois à couper au couteau, m'avait annoncé que je venais de gagner un prix tout à fait spécial :

« Mistørr Bøunøuåt Påttriss, yøu wøn å špežiål práiže fløm žže Åkkådemy... »

Je lui avais immédiatement raccroché au nez en l'insultant copieusement, pensant que c'était une escroquerie téléphonique de plus...

Vers midi, j'ai décidé de retourner chez moi. Hélas, en arrivant devant mon domicile, j'ai compris que les choses avaient empiré. Une trentaine de voitures et camionnettes équipées d'antennes paraboliques, toutes floquées de logos de médias français et internationaux, était parquée là, et des journalistes, avec des micros floqués des mêmes logos, faisaient le planton, qui interrogeant le voisinage, qui désignant la fenêtre de mon appartement, qui fouillant dans les poubelles. J'ai reconnu ma voisine, filet à provisions à la main, répondant fièrement aux questions d'un journaliste qui hochait la tête d'un air pénétré. Cette dernière, apercevant ma voiture, a pointé son doigt fourchu dans ma direction en hurlant comme une harpie :

— C'est lui ! C'est Benoît Patris, mon voisin, le nouveau prix Nobel de littérature !

Tout le monde s'est retourné comme un seul homme avant de me foncer dessus, bousculant au passage les vieux qui revenaient de la boulangerie, baguette sous bras malingre, et les enfants qui rentraient de l'école en sautillant. Comme d'habitude, c'étaient toujours les plus faibles qui trinquaient lorsque les fous affamés se jetaient sur leur proie.

— Benoît Patris ! Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous êtes parti ainsi et pourquoi vous avez frappé des journalistes ?

— Benoît Patris, avez-vous attrapé quelque chose à la pêche ?

J'ai baissé la vitre de ma portière.

— Benoît Patris, Philippe Besson a dit que vous ne méritiez pas ce prix Nobel, qu'avez-vous à lui répondre ?

— Vous lui répondrez qu'il a tout à fait raison. Pour une fois qu'il dit pas de conneries, ce gros bouffon ! ai-je lancé d'un air à la fois vengeur et dépité.

Des journalistes français, belges, allemands, anglais et italiens encerclaient déjà ma voiture. Au moins n'y avait-il pas d'Espagnols, c'était déjà ça de gagné. De toute façon, ai-je pensé, les Espagnols et la culture, ça fait zéro, *nada*.

— Méfiez-vous ou je me fâche encore ! ai-je tonné en observant cette masse cosmopolite, symbole d'une conjuration grotesque, qui se regroupait autour de moi, comme désirant m'engloutir dans le flot de son aveugle avidité.

— Je suis pas prix Nobel de littérature ! me suis-je mis à hurler en faisant gronder le moteur de ma Panda. Tout cela n'a aucun sens !

Tout le monde s'est mis à rire en me filmant et en me photographiant.

Décidément, Benoît Patris, le nouveau prix Nobel de littérature, était un sacré phénomène.

*

La conférence de presse a eu lieu le lendemain. J'étais accompagné d'un éditeur que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Devant une centaine de journalistes, j'ai été forcé de répondre à des questions ayant trait à des livres que je n'avais jamais écrits : *Les petits marteaux de ma jeunesse*, *La balle au bond*, *Simagrées*, *Le sémaphore des saltimbanques*, *Les enfants étaient si tristes le dimanche soir en regardant Benny Hill*.

— Benoît Patris, comment faites-vous pour mêler réalité et fantastique dans vos romans ?

— Je pars du principe que la réalité est fantastique et que, inversement, le fantastique est réalité. *Tout est et n'est pas*. La vie elle-même est un miracle, que l'on déçoit jour après jour.

— Benoît Patris, vous trouviez-vous dans un état second, hier, ou bien est-ce le fait d'apprendre que vous étiez devenu le nouveau prix Nobel de littérature qui vous a rendu ainsi ?

— J'ai toujours vécu et écrit sans penser ni réfléchir. Je vois pas pourquoi je changerais maintenant que je suis prix Nobel.

— Mais pourtant, vous êtes bien là, à répondre à nos questions ?

— Je n'en suis pas si sûr : qui dit que je suis pas plutôt à la pêche, que vous existez dans un plan différent ou que tout ceci n'a lieu que dans l'esprit à moitié tordu d'un type qui s'appelle Ben Raptis ?

— Benoît Patris, pourquoi pêchez-vous sans ver de terre au bout de votre ligne ?

— Pour ne pas attraper de poisson, ou bien alors pour en attraper un de tout à fait spécial.

— Avez-vous déjà réussi à en attraper un de cette manière ?

— Oui. Un cœlacanthe, que l'on appelle aussi « poisson fossile ». Il parlait étrusque. Un animal très érudit et très sympathique. Il s'appelait Jabu-Jabu.

En fin de compte, ce n'était pas si compliqué de répondre à leurs questions : plus je racontais toutes les conneries qui me passaient par la tête et plus ils étaient

contents. Pourquoi Christine Angot n'en faisait-elle pas de même au lieu de casser les couilles à tout le monde ?

— Benoît Patris, qu'allez-vous faire du chèque d'un million d'euros versé par l'Académie suédoise ?

— Un million d'euros ? me suis-je étranglé, pas du tout au courant de l'aspect pécuniaire de la chose.

— Oui, un million d'euros.

— Je suis honoré d'être récompensé par une si auguste Académie venant d'une non moins auguste nation. Ce prix tout à fait spécial, concrétisation de l'œuvre de toute une vie, m'enchanté autant qu'il m'effraie. Mais je ferai tout pour continuer dans mon domaine, et j'écrirai toujours de la même façon, mêlant subtilement réel et irréel. Je vais continuer de faire preuve d'un profond idéal !

— Et pour le chèque ?

— L'argent, l'argent, l'argent ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! ai-je dit d'un air de vertu outragée en balayant l'air de ma main droite. (Puis, me retournant vers mon « éditeur » :) C'est bien vrai ? Un million d'euros ?

Ce dernier a opiné du chef avant d'ajouter, en chuchotant et s'écartant du micro :

— Sans compter le bond des ventes de tous vos livres... Benoît Patris, vous êtes riche et célèbre, à présent. Eussiez-vous décroché le prix Goncourt que vous ne seriez que célèbre !

— Pourquoi ça ? ai-je fait en fronçant un sourcil.

— Les petits escrocs de cette pitoyable coterie se fendent d'un chèque symbolique de dix euros pour récompenser un lauréat élu après bien des bassesses et autres turpitudes.

— Les enfoirés de fils de pute !

— J'ai bien fait d'avoir placé toute ma confiance en vous, a repris mon éditeur. Et quelle belle idée d'avoir frappé et fui ces journalistes ! On n'aurait pas pu faire mieux pour le buzz. À côté de vous, Nicolas Bedos fait figure de pitre de province. Tout le monde parle du phénomène que vous incarnez, dans le monde entier... Vous les avez tous séchés, ils en redemandent...

*

Voilà. Je suis Benoît Patris, prix Nobel de littérature. Mon éditeur m'a averti que mon dernier roman, *La perche et le saumon*, va sortir après-demain. Ce n'est certainement pas moi qui l'ai écrit, du moins pas à ma connaissance : je passe mon temps à aller à la pêche et à boire des bières. Je n'ai toujours attrapé aucun poisson sans ver de terre au bout de ma ligne. Mais je ne désespère pas : si je peux être prix Nobel de littérature à mon insu, tout est possible. Regardez : j'ai été obligé d'ouvrir un nouveau compte pour placer mon chèque d'un million d'euros, et mon nouveau banquier est nettement plus gentil et accort que le précédent. Oui, on peut mettre « accort » au masculin, je le sais, je suis prix Nobel.

Tout à l'heure, Bernard Pivot m'a appelé pour me féliciter *personnellement* de mon prix. J'ai sauté sur l'occasion pour l'agonir d'injures, ajoutant que son comportement déplorable envers Charles Bukowski dans son émission *Apostrophes* était la manifestation évidente d'une bêtise affligeante. Il a raccroché en menaçant d'étaler sur la place publique et sur Twitter quel odieux personnage j'étais. #GrosMalin. Retourne donc à ton académie Goncourt, va rejoindre tes petits copains et allez accomplir vos petites manigances ensemble ! Et vous, immortels gagas et véreux de l'Académie Française, plantez-vous bien profond votre épée où je pense ! Déshonneur et disgrâce planent sous votre Coupole depuis bien longtemps déjà, depuis que vous avez refusé à Zola de vous rejoindre. Dix-neuf demandes d'Émile, dix-neuf rejets. Honte à vous !

Désolé, mon nouveau statut de nobélisé me rend quelque peu vindicatif.

N'oubliez pas d'acheter mon dernier livre, vous verrez, il est très spirituel. Il mélange poésie, humour, philosophie et fantastique. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

À bientôt, je compte sur votre discrétion pour ne rien raconter de ce que je vous ai avoué. Je vous fais confiance, ce petit secret restera entre nous, j'en suis sûr.

Je vous laisse, faut que j'aille à la pêche...

Vive la Suède,

Benoît Patris (prix Nobel de littérature)